

Denise Pelletier

Éternellement amoureuse
Textes et poèmes autobiographiques



Édité par Yolande Pelletier Olivier
et Réjean Olivier

Livre numérique

Joliette
Édition privée
2013

Éternellement amoureuse

Denise Pelletier

Éternellement amoureuse
Textes et poèmes autobiographiques

Édité par Yolande Pelletier Olivier
et Réjean Olivier

Livre numérique

Joliette
Édition privée
2013

Livre numérique :
Dépôt légal : 2013
Bibliothèque et archives nationales du Canada
Bibliothèque et archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-920904-53-8

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière, 106

Livre format papier :
Dépôt légal : 3^e trimestre 2007
Bibliothèque et archives nationales du Canada
Bibliothèque et archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-920904-67-5

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière, 60

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Pelletier, Denise, 1951-1968

Éternellement amoureuse : textes et poèmes autobiographiques

(Collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière ; no 60)

ISBN 978-2-920904-67-5

1. Pelletier, Denise, 1951-1968. I. Pelletier-Olivier, Yolande, 1941- . II. Olivier, Réjean,
1938- . III. Titre. IV. Collection.

PS8631.E447E83 2007
PS9631.E447E83 2007

C841'.6

C2007-941373-0

Ma chère petite sœur

Denise Pelletier naquit le 9 juin 1951 par une belle matinée ensoleillée vers 11h30, dans notre maison familiale à Sainte-Julienne, au Québec. J'avais alors tout près de 10 ans.

À ce moment, la venue de cette petite fille fut pour moi le plus beau cadeau que je n'aie jamais reçu. Je pris soin de Denise comme on prend soin d'un bourgeon de rose, connaissant d'avance les promesses de son éclosion.

Mon unique petite sœur, combien ai-je pu t'aimer! Ta simplicité, ton sourire parfois énigmatique, tes yeux verts, un peu bridés, laissaient entrevoir ta grandeur d'âme, ton intelligence remarquable, ta bonté à fleur de peau. Ton corps harmonieux et ton cœur - Oh! Combien amoureux! - ont fait de toi un être des plus attachants.

Tous ceux qui ont eu la chance de t'approcher ont connu auprès de toi un bonheur et une joie inoubliables. Pouvais-tu trop aimer? Assurément non.

Puis un jour, ton âme éprise de Liberté, n'en pouvant plus de séjourner dans sa belle écorce, s'envola comme un oiseau, l'un de ces aigles qui pointe toutes ailes déployées vers les cieux, à la conquête du véritable soleil, de l'éternel Amour.

Denise est décédée le 9 août 1968, la veille de notre mariage, Réjean Olivier et moi-même. Elle venait d'avoir 17 ans. Son ami André Hivon, âgé de 18 ans, a lui aussi quitté ce monde suite à cet accident survenu à Joliette vers 21 heures. Leur motocyclette fut frappée par un automobiliste imprudent.

Quelques jours auparavant, André avait déclaré à sa mère : « Si tu voyais les yeux de cette fille, de Denise! C'est elle que j'épouserai. »

Denise, elle, avait dit : « Tu vas voir maman comme ce garçon, André, est Beau! »

Juste avant de quitter la maison, ce vendredi soir fatidique, Denise avait proclamé : « Maman, je suis parfaitement heureuse! »

Cet été-là, une fleur à la boutonnière, Denise travaillait auprès des malades à l'Hôpital St-Eusèbe, à Joliette. Ceux-ci l'appréciaient beaucoup ainsi que ses compagnes de travail. Quant à Denise, elle les aimait à la grandeur de son cœur.

En septembre, Denise et André avaient été admis pour poursuivre leurs études à l'École des beaux-arts de Montréal.

Dans ce recueil, chers amis, vous trouverez des textes composés par Denise, au gré de ses pensées depuis l'âge de 11 ans jusqu'à son départ.

Ses deux derniers textes, dont l'un « Funérailles d'un été » qui se veut comme un pressentiment de ce qui devait bientôt se produire et l'autre retrouvé sur sa table de chevet quelques jours après son décès, nous dévoilent sa philosophie, son testament de vie.

Ton esprit, petite sœur bien-aimée, habite toujours parmi nous.

J'aurai toujours souvenance que ces fleurs mortes hier transportaient des semences pour un éternel printemps dont nous jouissons des fruits dès à présent.

Avec affection illimitée,

Ta sœur, Yolande Pelletier Olivier

Joliette, le 16 mai 2007



Denise Pelletier
Joliette, printemps 1968

La fête des mères

La fête des mères approche et papa m'a demandé de préparer un beau bouquet. Quel plaisir! Je regardais toujours avec envie ma sœur lorsque dans sa chambre, elle plaçait avec délicatesse et goût de jolies fleurs pour les offrir en cadeau.

Cette année, c'est à mon tour. Je vais me rendre immédiatement chez la fleuriste pour choisir les plus belles fleurs avant que d'autres ne les achètent.

Peut-être ces fleurs jaunes? Non, elles ne sont pas de circonstance. Oh! J'y suis, je vais prendre des roses, oui des roses rouges avec un peu de fougère et puis ce vase en céramique. Ah! Comme il est gracieux et riche en couleurs! Oui, je le prends.

Arrivée chez moi, je remplis le pot d'eau fraîche puis je commence l'arrangement. Quelques-unes par ici, une autre par là... Non, elle est trop grande... Et oh! Voilà! C'est parfait.

Quel plaisir que d'offrir ces fleurs!

Je crois que je suis plus heureuse de les donner que de les recevoir. De plus, le rouge n'est-il pas la couleur de l'amour et de la tendresse? Je suis assurée que maman comprendra mes sentiments à son égard. Elle est si douce, si bonne, si compréhensive, celle que je chéris et que j'aime de tout mon cœur.

Denise Pelletier, 11 ans

Première visite chez le dentiste

La première fois que j'allai chez le dentiste, je n'étais pas bien grande. Je ne savais pas qui il était et encore moins comment il s'y prendrait pour m'enlever ce vilain mal de dent, survenant chaque fois que je mangeais sucré. Succombant souvent à la tentation, j'en étais chaque fois punie.

C'est ainsi qu'un beau matin, je m'acheminai gaiement chez le dentiste. J'étais presque heureuse, claquant du talon comme une grande personne. J'allais en fredonnant un petit air rigolo. Arrivée devant la porte, je lus sur une petite plaque : « G. Sansregret, dentiste ». Je frissonnai quelque peu avant de sonner à la porte. Quelque temps après, je me retrouvai assise sur une grosse chaise, regardant les allées et venues du personnel. Peu à peu, une certaine angoisse me pénétrait et je me voyais rentrer littéralement dans mon fauteuil. Bientôt je devins très inquiète. Les bruits me faisaient sursauter. Tout à coup, j'entendis un grand cri. Pas une minute à perdre, me dis-je; je me dirigeais déjà vers la porte de sortie lorsque le dentiste mit sa main sur mon épaule et me dit : « C'est votre tour jeune fille. » Je sentis alors mes jambes se dérober sous moi. Je levai la tête, piteuse, et renonçai à toute résistance.

Maintenant, je tremblais de tous mes membres et mes mains étaient moites. Je fermai les yeux et me contractai à l'extrême, prête à toute éventualité. J'avais la bouche grande ouverte depuis déjà un bon moment quand je décidai de desserrer les paupières. Surprise! C'est la réaction qui m'envahit lorsque je vis la bonne figure rouge du dentiste, tenant ma dent entre ses pinces.

J'esquissai un sourire maladroit. Je n'avais pas éprouvé de douleur et pourtant je sentis battre mon cœur en mettant les mains sur les tempes.

Après avoir salué et remercié chacun, je quittai à pas rapides, chassant une crainte malade qui me serrait encore le cœur.

Denise Pelletier, 12 ans

Septembre

Cette fin de saison estivale et enchanteresse me plaît, particulièrement le matin à l'aurore. La lumière se lève majestueusement. La brise souffle sur la brume et la dissipe rapidement. Voilà un jour nouveau! Un bras de soleil s'étire à l'est, dans un déchirement de brouillard, des couleurs d'arc-en-ciel s'amalgament, des figures fugitives se fixent sur la toile mouvante du firmament, s'effacent et renaissent à nouveau.

À leur tour, les bois s'éveillent au sourire du zéphyr. Les oiseaux saluent en concert l'Auteur de cette gloire et reprennent en chœur l'alléluia.

Au milieu de ce décor, tombent les feuilles couvertes de sang, comme des guerriers blessés en plein combat. Le sol disparaît peu à peu sous un tapis d'or et de rubis. Les arbres dépouillés par les grands vents tendent vers le ciel leurs branches tristes et dénudées. Tout cela n'inspire-t-il pas des pensées poétiques? N'imprègne-t-il pas une certaine nostalgie?

À cette époque, les abeilles reviennent des champs, les criquets rentrés dans les chaumes se parlent à « pleine tête » d'une cachette à l'autre. Le soir rogne le jour. Le soleil se couche toujours un peu plus tôt, honteux de cette usure.

En effet, septembre un peu triste nous rappelle qu'un jour, comme les feuilles, il faudra quitter la terre. S'il faut dire adieu aux bouquets multicolores et verdoyants, aux sentiers ombrageux parés de leurs arches mobiles au-dessus de nos têtes, consolons-nous, un beau ciel nous attend. D'autres hommes avec les mêmes défauts, les mêmes aspirations reviendront nous remplacer, pour poursuivre nos idéaux.

En terminant, voici une pensée à laquelle chacun devrait réfléchir : « Tout flétrit en nous, hormis les fleurs rouges de l'Amour. »

Denise Pelletier, 13 ans
9^e année

L'obéissance

L'obéissance, c'est sans doute le premier mot du vocabulaire appris par l'écolier.

En effet, l'obéissance entre en jeu dès notre plus jeune âge. Vous vous rappelez sûrement de cette phrase que votre mère exprimait sur le bout des lèvres et avec des yeux très doux : « Si tu es bien sage et si tu obéis à la demoiselle, maman t'apportera un beau joujou. », puis elle déposait un baiser sur votre front. Assis sur votre chaise, l'air tout étonné, vous regardiez avec de grands yeux tristes votre maman s'éloigner.

Vous ne compreniez rien, sinon qu'il fallait être très obéissant. Et depuis, c'est encore le même mot avec la même signification, les mêmes exigences, les mêmes promesses de présents sous un autre aspect et plus tard ce sera encore un des principes de base de la vie.

Puisque à elle seule, l'obéissance suscite un grand intérêt, il serait donc bon au préalable de savoir à quoi s'en tenir sur son importance. Voyez-vous, l'obéissance c'est en quelques mots la clé du succès. Il n'y a aucun moyen d'atteindre un but. C'est en sorte une loi à laquelle chaque individu doit se soumettre, sinon il va à l'encontre de la réussite. Comment pouvez-vous imaginer un malade gravement fiévreux déclinant les ordres du médecin? Eh bien! Il va à sa perte totale.

Dans la vie, c'est la même chose. Tout être humain doit se soumettre à une autorité digne de ce nom.

Denise Pelletier, novembre 1964
9^e année

Mon cher Frédéric

Frédéric, c'est mon chien favori. Oh! Physiquement, il n'a rien d'exceptionnel, si ce n'est que quelques caractéristiques tout à fait charmantes : une tête noire très bien proportionnée, un air « fort intelligent », de petites oreilles courbées à l'occasion et une longue fourrure blanche légèrement ondulée sur laquelle s'étalent délicatement en forme de cœur deux touffes de poils bruns et noirs. N'est-il pas mignon?

Frédéric est un épagneul-papillon doué d'un tempérament attachant. En effet, il possède une vitalité exceptionnelle, voire débordante. Ce surplus d'énergie... est-ce un défaut ou une qualité? On ne saurait dire! Tout compte fait, sa grande fidélité éclipse ses égarements. Il n'en reste pas moins extrêmement malin. À la moindre réprimande, il aborde un air piteux et naïf auquel on résiste difficilement à l'envie de l'étreindre dans ses bras.

Frédéric, l'ami endiablé, se dédouble en l'ami sincère, à l'air compatissant, souffrant avec nous nos peines, sans comprendre, sans questionner, sans mot dire. D'un seul regard franc et loyal, il sait reconforter, parfois plus qu'un être humain.

Ceux qui s'intéressent au bonheur de ces petits animaux en sont largement récompensés, car sans conteste, le chien s'avère le meilleur ami de l'homme.

Le 8 décembre 1964

Lettre à une amie

France Lepage
221 rue St-Barthélemy Nord
Joliette, Qc

Chère France, comme je suis heureuse de te retrouver! Il y a longtemps que j'ai eu l'occasion de t'écrire. Ce matin, l'air frais embaume la campagne et me rappelle les vacances de l'an dernier. C'est si doux de songer aux heures agréables que j'ai passées en ta compagnie. Comme tu sais, le printemps, tel un marchand de bonheur, apporte dans le tourbillon de ses vents saisonniers quelques bonnes nouvelles, entre autres l'arrivée de la roulotte missionnaire.

Si tu avais vu la joie des enfants, au tournant d'une rue, en apercevant les reflets métalliques entre le vert feuillage. Ils les suivaient tous des yeux, cherchant un regard, une voix familière, un sourire.

Quand la camionnette s'est arrêtée, non loin de l'église, les enfants sont allés à sa rencontre. Deux frères souriants et aimables les ont reçus et se sont prêtés avec courtoisie à leurs demandes. Moi-même, j'ai visité la roulotte. Vraiment, elle possède plusieurs petits trésors : des tableaux, des sculptures et quelques colifichets dénotant la beauté de l'art chinois, la simplicité de ce peuple, ses croyances et ses coutumes. Des albums-souvenirs sont disposés sur les tables et même un petit écran sur lequel on projette des diapositives commentées par l'un des frères.

Quelques-unes de mes amies ont revêtu des costumes chinois. C'était ravissant! Pour égayer le tout, une musique orientale emplit ce petit royaume. Comme tu vois, France, on ne s'ennuie pas et c'est très intéressant. Là-dessus, je te quitte car le temps me presse. Alors c'est entendu, on se retrouve le vingt-huit.

Bonjour à ta sœur et à tes parents.

Denise Pelletier, 14 ans

Les héros

C'est à juste titre qu'on les a appelés héros, les soldats soutenus par le sentiment de l'honneur et du respect envers notre drapeau et qui se sont sacrifiés pour la défense du sol natal. Mais ne sont-ils pas aussi des héros ceux qui dans la vie civile ont supporté des épreuves ou affronté des dangers de toutes sortes et aussi ceux que l'on a vu vivre et parfois mourir pour le bien-être ou le salut de leurs semblables?

Oui, ce sont des héros, ces sauveteurs à qui doivent la vie les naufragés arrachés des vagues d'une mer en furie ou les mineurs délivrés de leur prison ténébreuse, suite à une terrible explosion.

Que dire de ces pilotes parfois blessés sur leurs avions qui ont trouvé dans leur for intérieur l'énergie nécessaire pour éviter une catastrophe? Héros aussi ces médecins, ces infirmières bravant courageusement la mort, qu'une épidémie laissait planer sur la population, en prodiguant leurs soins sans penser à leur fatigue.

Que penser du fonctionnaire, de l'ouvrier, de la mère de famille, de la servante qui dans la monotonie des tâches quotidiennes se sont constamment rappelés leurs obligations respectives et s'en sont acquittés ponctuellement sans s'être jamais laissés décourager? Ceux-ci se sont plu à donner aux malheureux une main secourable, chaque fois que les circonstances le réclamaient.

Sans faiblesse ni compromis, ces personnages n'ont-ils pas manifesté autant d'héroïsme et de grandeur que ceux qui dans un élan subit ont accompli quelques actions importantes et dignes de mention...

Une loterie

Messieurs les journalistes,

Excusez-moi de déroger aux règles de l'entrevue. Je dois partir pour Montparnasse dans quelques minutes. Je vous laisse cependant certaines pages de mon agenda qui vous révéleront un peu de moi et de cette loterie, en passant par mes sentiments, commentaires et impressions.

Denise Pelletier

- Excusez-moi mademoiselle, j'apprête la Jaguar ou la Rolls-Royce?
- À votre guise mademoiselle.

Agenda

Samedi le 15 avril 1967

Les temps sont beaux. J'ai reçu aujourd'hui une fleur de Rudolphe. Les seize ans d'une vie s'abordent avec prudence, mais je ne désespère pas.

Bilan de mon anniversaire

De mes parents, une robe et un agenda,
Un billet de loterie de ma sœur Estelle, elle y croit!
Un coffret à lettres de R... et une rose.

Seize ans, une gélivure de plus sur mon écorce.

Mardi le 18 avril

Jours longs et monotones, toujours à peu près semblables. J'ai parlé de voyage avec Gisèle. À quoi bon! Pas les sous. La croûte quoi!

Jeudi le 2 mai

J'ai gagné une loterie, c'est formidable! C'est exubérant! J'ai ri et j'ai pleuré toute la journée. Mes nerfs vont flancher. Tout grouille et s'agite autour de moi. On m'a tambouriné dessus depuis la levée du jour. C'est effarant! Rudolphe m'a tenu compagnie comme un prince consort. Tout s'arrête, je n'ose plus penser... Ce matin, on m'a « traînée » depuis chez moi jusqu'à la mairie dans une cohue invraisemblable. Monsieur le maire, comme un ours gris enfoui dans une pelisse rayée de violet, m'a remis ce billet de trois cents mille dollars. Il me pèse lourd.

Je suis revenue chez moi accompagnée d'une cohorte imposante. Rêve ou réalité... J'ai le cœur prêt à éclater. Je ne sais plus si j'ai peur...

25 mai

J'ai acheté une villa à St-Tropez.
Mes parents sont partis en Europe.
J'ai maintenant deux domestiques, Jeannine et Verrèze. Ils sont très attentionnés. On dirait qu'un gaz hilarant s'est répandu chez moi. Les gens sont fous.

3 juin

- J'ai reçu des journalistes...! Je m'habitue difficilement à ce genre de vie.
- J'ai acheté chalet à Montparnasse.
- Je m'ennuie de Rudolphe.

7 juin

Rendez-vous avec Jean-Pierre de Roumain, ce soir. Son père est riche et consul en Belgique. Ça m'embête, je ne sais comment l'aborder, moi, la petite Isa du 209 St-Barthélemy, née de parents bons et honnêtes, mais de revenus moyens.

Rudolphe ne vient plus me voir.
J'ai le goût d'aller le rejoindre...

Le vœu de trois enfants (Conte de Noël)

La nuit tombait de la voûte céleste. Il faisait crû; le froid criait dans la cour comme s'il voulait mordre. C'était la veille de Noël. Les vitrines se souriaient en se roulant sur la glace des trottoirs, tant elles étaient illuminées et pesantes de jouets. Tout le bas quartier se renfrognait dans son manteau d'hermine blanche. Oui, tout sombrait dans l'hiver, même les vieilles lucarnes gardant habituellement la tête haute se courbaient à présent vers l'avant.

J'observais cette nature inerte, ceinturée par les bourrasques, lorsque soudain je vis assise sur un petit perron, transie de froid, une gamine, la figure émaciée comme du papier de soie, les cheveux ébouriffés se perdant sur un manteau troué. À côté d'elle, un mioche se cramponnait à son bras. Il avait les joues si rouges qu'on eût dit en le voyant que son bonnet rose recouvrait entièrement son visage.

Je n'en croyais pas mes yeux... La fillette n'avait dans les pieds que des bas montant à la cheville qui laissaient à découvert ses jambes bleutées comme des raisins. Ses souliers n'étaient guère mieux : par les larges fentes, ils vomissaient le beige de ses chaussettes.

J'allai pour l'approcher; elle m'observa apeurée et se déroba dans une petite ruelle. Je courus, je regardai... plus rien, aucune trace. On aurait dit que les enfants s'étaient évaporés. Je descendis la rue, puis tout à coup mon cœur se serra... Ils étaient là, ces chers petits mômes qui m'envahissaient, me prenaient au fond de moi-même. Un autre bambin, à l'air déluré et à la chevelure d'ébène les avait rejoints. Je m'approchai doucement d'eux. Ils avaient beau regarder dans la vitrine, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés, espérer très fort au fond de leur âme, verser quelques larmes et tendre les mains comme le font tous les enfants, jamais rien ne tombait dans leurs menottes.

- Dites, les enfants, vous voulez venir avec moi ?

Du coup, trois visages se détournèrent craintivement. Ils m'examinaient les yeux hagards.

- Vous avez faim, n'est-ce pas ?

Je les sentais frémir.

- Je suis certaine que cela vous plairait de venir souper!
- Souper? Oh oui! Je voudrais bien manger moi, répondit le plus jeune.
- Non Sébastien, on n'ira pas, reprocha la fillette.
- Mais enfin mes enfants, vous n'avez pas peur de moi! Tu n'as pas peur, hein toi? Dis-je, m'adressant à Hugo.

Un signe négatif s'effrita dans un sanglot.

Je pris Sébastien dans mes bras, entraînant les deux autres devant moi. Je les amenai dans un petit restaurant. Que c'était beau de les voir mordre dans le pain blanc et de sentir la vie reprendre force en eux!

- Où sont tes parents? Demandai-je à Isabelle.
- Maman, elle est au ciel.
- Et ton papa?
- Il est parti hier en apportant les sous. Il a dit qu'il ne reviendrait plus chez nous.
- Mes enfants, que voulez-vous pour Noël? Une poupée, un traîneau, des souliers, un cheval de bois? Je vais faire la commission au bon Dieu. Vous allez voir que cela ne sera pas long; vous allez avoir vos étrennes.

Isabelle regarda Hugo; ils complotèrent un peu puis :

- Madame, reprit Hugo, s'il vous plaît, faites plutôt un cadeau à notre petit frère Sébastien. Lui, il est si petit; nous, nous sommes grands à présent... Ce qu'il désire le plus, c'est un gros cheval blanc et gris, tout en peluche et qui bouge les yeux en se berçant.
- Noël arrive dans deux jours, mes chers enfants. Je vous promets que de belles surprises vous seront remises pour ce grand jour. À présent, vite rentrons chez moi...

L'homme idéal

Cet homme est grand, fort et pourtant doux, aimant. Il a des bras robustes, mais quand il nous regarde, c'est avec les yeux et le sourire d'un enfant. Cet homme n'est ni jeune ni vieux, il est poète à tous les temps. Un jour de pluie, je le reconnaîtrai dans la solitude d'un soir. Il aura des yeux couleur d'automne, des yeux qui réchauffent l'âme frileuse. Je le vois venir de dans la rosée, portant dans ses mains abrasées, la récolte mûrie à point.

Je décèle en lui le philosophe, l'artiste et il n'y a pas de bouquins, pas de toiles sur ses murs. Non, c'est dans son cœur qu'il y tapisse ses théories, qu'il y a peint la vie, non celle du passé mais celle qui continue. Cet homme a pris un coin de son pays, il en a fait une chanson et avec sa guitare, il a crié la beauté de ses champs, la lumière d'or qui reflète sur les blés. Il signe ses œuvres : Félix Leclerc.



Félix Leclerc

(Gouache, 45 cm. X 30 cm.)

Par Denise Pelletier, 14 ans, automne 1966

La quête

Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part
Aimer jusqu'à la déchirure
Aimer, même trop, même mal
Tenter, sans force et sans armure
D'atteindre l'inaccessible étoile
Telle est ma quête
Suivre l'étoile
Peu m'importent mes chances
Peu m'importe le temps
Ou ma désespérance
Et puis lutter toujours
Sans questions, ni repos
Se damner
Pour l'or d'un mot d'amour
Je ne sais si je serai ce héros
Mais mon coeur serait tranquille
Et les villes s'éclabousseraient de bleu
Parce qu'un malheureux
Brûle encore, bien qu'ayant tout brûlé
Brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler
Pour atteindre l'inaccessible étoile

Jacques Brel



Jacques Brel
(Gouache, 45 cm. X 30 cm.)
Par Denise Pelletier, novembre 1966

Ma mie

Tu es la vague, tu es la mer
Tu es l'orage et les éclairs
Tu es le monde et l'univers
Ma mie

Tu es la terre et la moisson
Tu es les lacs, tu es les monts
Tu es le ciel et l'horizon
Ma mie

Tu es, tu es au fond de moi
Tout ce qui pleure et ce qui rit
Tout ce qui meurt et ce qui vit
Tout ce qui reste et qui s'en va
Tu es la pierre et le sable fin
Tu es la fleur et le parfum
Tu es le début et la fin
Ma mie

Tu es le calme, tu es le vent
Tu es l'infini et le temps
Tu es l'hiver et le printemps
Ma mie

Tu es la branche, tu es le fruit
Tu es le jour, tu es la nuit
Tu es le soleil et la pluie
Ma mie

Mais lorsque tu pars, mon amour
Tout devient mort, je deviens seul
Se teint de noir et prend le deuil
Et en attendant ton retour
Je suis la cendre, le feu et le bois
Je suis le chaud, je suis le froid
Je suis le Christ, je suis la croix
Ma mie

Charles Aznavour



Charles Aznavour
(Dessin au crayon de plomb, 21 cm. x 23 cm.)
Par Denise Pelletier, 1967

La conception de l'Amour
vue par mon chansonnier préféré
Charles Aznavour

La chanson de Charles me plaît beaucoup, peut-être parce qu'elle me ressemble; on y décèle l'éternel amoureux souvent aimé, mais aussi souvent seul. Il ne faut pas oublier que c'est un gémeaux et si je m'en rapporte à moi, il est très versatile... Tout à coup il aime, il le dit, il le croit, puis brusquement, c'est la plus sombre des mélancolies. Ses chansons sont toujours vivantes, avec une force indescriptible de persuasion, très différentes les unes des autres, bien que toujours dans la même optique. Elles ressemblent à son tempérament. Sortant soudain d'un étrange pessimisme, Charles parle avec engouement de l'amour avec une telle frivolité, une telle désinvolture que les sentiments de tristesse et de mélancolie qui vous étreignaient s'envolent et font place à la douce moquerie, à la gaieté, à la bêtise, ce qui est très drôle.

Enfin, c'est le chanteur de tous les jours qui trouve la chanson appropriée à vos sentiments, qu'ils soient tristes ou avec un léger penchant pour l'euphorie.

Denise, 16 ans

La conception de l'amour
que m'inspire mon chansonnier préféré
Charles Aznavour

L'amour transforme tout ce qu'il touche. L'amour, c'est une paire de lunettes de soleil qui fait voir la vie plus douce et plus bleue.

L'homme a un peu peur de la femme et de son émancipation. Il regrette un peu le charmant romantisme d'autrefois, tout en s'accommodant assez bien à la nouvelle forme de rose.

L'amour, c'est le rêve; comment résister à cette chose qui nous rend heureux avec presque rien. C'est tellement beau qu'on a peur de le perdre.

La fin d'un amour, c'est un peu une mort; c'est une grande tristesse; c'est un deuil que l'on ne peut porter seul.

L'amour, c'est l'éternel espoir. On fait des rêves et on attend toujours ce qui transforme ce quelqu'un qui nous aimera comme un prince charmant.

Autant on aime, autant la déception en est grande. Aussi fort on a aimé, aussi fort on peut haïr. Dans la vie, il faut toujours garder la face, mais l'amour est la seule réalité qui ne porte pas de masque.

Je m'endors

Sur toi, ce soir, je m'endors.
Sur tes pensées, ton regard,
Je ferme les yeux doucement
En songeant à ton rire grisant.

Sur toi, ce soir, je pleure,
Car tu plantes en mon cœur
Un désir inassouvi
D'être à toi pour aujourd'hui.

Pourquoi le doux satin de tes cheveux
Revient-il toujours couvrir mes yeux?
Pourquoi la mélodie de ton rire
Résonne-t-elle dans le midi de mes désirs?

J'aimerais tant en ce moment où j'écris
Serrer ta main, ta tête si jolie,
Mais ce n'est qu'une illusion
Que je caresse à tâtons.

Amour

Le soleil a pris la place,
Mais je ne vois que tes yeux,
La blancheur de ton corps nu
Devant mes lèvres éperdues.
Viens, ne laisse pas s'enfuir le matin
Bordé d'amour.
Viens, ne laisse pas mourir le printemps.

L'amour, c'est comme un jour,
Ça s'en va, ça s'en va,
C'est comme un jour de soleil en ripaille.
C'est comme une matinée empreinte
D'un infini sourire, d'une immense tendresse.

L'amour, c'est comme un jour,
Ça s'en va, ça s'en va mon amour.
Mais si nous entretenons le feu,
Il renaîtra d'aube en aube mon Amour.
Nous nous aimerons pendant toute l'éternité.

Sébastien

Je me rappelle très bien
De ce temps qui n'est pas loin
Où je te surnommais Sébastien
Où ton nom côtoyait le mien.

Je me rappelle très bien
De ce temps qui n'est pas loin
Où je m'appelais Isabelle
Pour unir dans mes vers
Sébastien et Isabelle.

Je me souviens très bien
De ce temps qui n'est pas si loin
Où tu me disais sans ne te douter de rien
Des mots tendres et des « Je t'aime ».
Oui! Et après plus rien.

Mon ami

J'avais un jour pour toi, j'avais les jours de ma vie. Mon ami, depuis longtemps tu étais mon soleil, ma joie, ma lumière. Ton jour a devancé le mien. Pourquoi? Pour des yeux.

J'avais un jour, sur une étoile, déposé un sourire timide, presque tremblant. De retour sur ma planète, je voyais au loin scintiller ton sourire. En mon âme, j'avais préparé une petite place et le soir tu venais la remplir. Alors je te regardais, je t'entourais de mes bras et je t'aimai, t'aimai plus que moi-même.

Pourtant un matin, je ne vis plus refléter ton regard et je m'inquiétai. Au fond de moi, je tremblais et soudain j'eus peur de te perdre. Je retournai en vain vers ton étoile mystérieuse. Tu n'y étais plus. Longtemps, l'espoir calma ma douleur. Pourtant un soir où je guettais ton sourire, je vis un peu plus bas un satellite tout illuminé. En l'espace d'un instant, je compris et constatai par la suite que ton jour avait devancé le mien et que désormais tu réchaufferais un autre coin de la terre. Tu ensoleilleras un nouveau printemps. Perdue dans ma solitude, je claquerai des dents jusqu'au moment où un sourire charnel réchauffera mon être pour toujours.

Hélas, tu étais une étoile illuminant ma vie et moi, la seule planète pouvant te refléter dans mon cœur.

Adieu, toi que j'ai toujours aimé même si tu ne m'as pas écoutée, même si ton soleil a brûlé ma peau. Je t'aime sous la peur gercée de mon mal. Mais je sais qu'un jour, une autre étoile me comblera de son Amour et que je saurai l'aimer tout autant et pour toujours.

Le Petit Prince

Une fleur d'espérance

Depuis un mois, mon amie était partie. Dans ma maison, le feu s'était assoupi. Pourtant un jour, j'allai flâner sur ma rue, à la conquête d'un espoir, mais rien, rien ne me semblait familier. Ce n'était plus mon quartier tout cela. Était-il possible... Qu'avait-t-on fait des champs fleuris de marguerites et du soleil qui dorait les blés. Tout semblait morne et sans vie... Je me rendis quand même près de mes chutes. Elles ne pouvaient m'avoir oublié. En effet, elles chantaient encore, mais je ne comprenais plus leur langage. Soudain un bruit sec se fit entendre dans mon dos; je détournai la tête. Il y avait quelqu'un, une grâce, un sourire qui m'invitait et surtout des yeux grands comme l'horizon, ardents et sereins. Ces yeux me regardaient, ils me pénétraient. Cette personne ne bougeait pas, moi non plus. De la bouche de son âme, j'en suis sûr, une voix fraîche et pure cristallisa l'air :

- Pourquoi as-tu des larmes sur les joues? Me dit-elle.
- Ce n'est rien, mais je te reconnais. C'est toi Isabelle, n'est-ce pas? Tu habites bien la petite maison près du pont, là-bas...?
- Oui, c'est bien cela. Tu m'as suivie? Pourquoi?
- Parce que je m'ennuyais.

À nouveau, son sourire plissa ses joues.

- Tu veux venir chez moi?

Elle acquiesça. J'étais heureux. Je l'installai chez moi et près du feu, elle sembla s'animer.

Isabelle revint le lendemain, puis le surlendemain et ainsi pendant plusieurs semaines. Chaque jour, elle m'apportait un peu de sa vie, un peu de bonheur. Bientôt ses joies furent miennes, ses pleurs m'effrayaient. Elle fleurissait toute ma demeure. De sa bouche, des mots chantaient, emplissaient mon être, coloraient mes murs.

J'avais besoin d'elle. Elle seule savait me consoler, me comprendre. Mon âme avait trouvé refuge dans sa joie, mes peines déteignaient dans ses yeux. Isabelle n'était plus l'étrangère. Elle devenait une partie de moi-même. L'amitié avait-elle scellé nos êtres...?

Cette flamme pure, née du vent et des chutes mélodieuses, ce parfum tiré à même du nectar de la bonté, cette solitude habitée d'Absolu, je les avais découverts. J'avais vu Isabelle s'épanouir. J'en étais responsable. Je devais la soutenir, la protéger, l'entendre, l'écouter en dépit de mes caprices.

C'était ainsi que j'avais remarqué Isabelle, ainsi je me devais de la faire vivre. Plus loin que l'horizon, un lien nous unissait.

Chaque fois que les blés d'or germeront, ils me rappelleront ses doux cheveux d'adolescente, ondulants dans la brise matinale. Quand la marguerite s'épanouira, je reconnaîtrai son sourire; quand j'écouterai chanter les chutes, c'est sa voix que j'entendrai.

À l'arrivée de chaque printemps, son amitié reviendra conquérir mes pensées.

Les rêves appartiennent à l'enfance

Il est vrai que l'on met longtemps à devenir jeune. On a cette chance une fois et puis ça passe... Oh! Ce n'est pas un malheur, car il faut souvent regretter pour savoir apprécier. Enfant, le bonheur est là, mais on ne peut s'en réjouir; c'est presque dû. Cependant celui qui retrouve l'enfance possède cette joie, multipliée par le nombre d'années qu'il a mises pour la reconquérir. Il y a quelque temps, j'étais amoureuse d'une étoile et au prix de mille sacrifices, je voulais la posséder; si bien qu'un soir :

- Grand-père, l'étoile là-haut, je la veux...
- Impossible, petite.
- Et pourquoi donc?
- Ah fillette! Il te faut grandir!
- Et comment on fait pour grandir?
- Tu n'as qu'à bien nourrir ton corps et ton esprit et tu deviendras forte et sérieuse comme tes parents.
- Et quand je serai grande et sérieuse, je pourrai avoir l'étoile?
- Oui Isabelle, alors seulement, tu auras ton étoile.
- Grand-père, on met longtemps à grandir?
- Le temps que l'on veut; ça dépend de soi. Certains le deviennent très jeunes et d'autres jamais. Quant à toi, le meilleur moyen d'y arriver c'est de ne plus penser à cette étoile et de te coucher bien vite.

C'est fou ce que l'on peut rêver à portes closes quand une vie s'égratigne sur notre dos. C'est tôt que l'on a l'âge de questionner mais celui de raisonner vient bien après... Et souvent à cet âge, on blanchit sa première nuit à réfléchir, yeux mi-clos, dans le froid griffant les feuilles de novembre.

Je décidai d'en finir avec l'enfance pour saisir cette perle brillante, fascinante qui se dorait dans le velours noir de son écrin. Je courus jusque devant son rayonnement; là, je la regardai et lui criai :

- Viens mon étoile, je suis sérieuse maintenant, si, si...

Oh, Damelle, descends de ton jardin.
Tu ne veux donc pas de moi?

Je t'en prie mignarde...

J'attendis... Rien... sauf ses pointes qui s'étaient comme jointes autour de sa frimousse se voulant goguenardes. Alors je m'en allai, le cœur aussi gros qu'un poétereau.

Peut-être qu'avec le temps, me disais-je...!

Sans doute j'ai vieilli, car maintenant je ne veux plus de cette perle ou du moins pas comme avant, peut-être encore un peu, mais d'une autre manière.

Grand-père avait bien raison. On se doit de faire vivre à jamais ce que l'on aime. Maintenant, voilà ce que je ferai : je les peindrai ces étoiles et tiens, je les ferai briller même en plein jour.

Je suis heureuse. J'ai retrouvé mon cœur d'enfant.

La liberté

Nous sommes tous libres dans nos agissements, dans notre façon de penser. Donc nous sommes tous libres de nous engager ou pas, mais à partir du moment où nous nous engageons, nous ne le sommes plus tout à fait. C'est-à-dire que nous ne possédons plus cette liberté totale; nous agissons dès lors avec l'autre, avec des sentiments de responsabilité et de soutien mutuel. Nous ne sommes pas moins heureux pour autant. Au contraire, l'homme a besoin de se sentir en obligation envers un autre; l'homme n'est pas fait pour être libre totalement. L'homme a besoin d'un équilibre, il ne veut pas être esclave, ni totalement libre. Donc il a besoin d'engagement. Il a besoin de se sentir utile.

Liberté, ce mot divin

Liberté, ce mot divin
Que l'on tourne dans tous les sens.
Oh! Mon ami, mon cousin,
M'en diras-tu le vrai sens?

J'ai acheté de par le monde
Un petit coin de liberté
Et sur la mappemonde,
Mon ami, n'en ai trouvé.

Au retour, sur le chemin
J'ouvris quelque peu les yeux
Oh! Surprise. Tout au loin
S'avavançait mon ami, tout joyeux.

Un paysage vu du train

On était au début de décembre, il gelait. Le train filait droit vers l'infini, traversait dans sa course discrète et tendue, les plateaux tristes de Picardie. Le temps était clair, à peine voilé d'une légère brume à l'horizon. Du ciel gris pâle, uniforme, descendait une lumière blanche et douce, comme tamisée par un grand voile. À perte de vue, s'étendait un paysage monotone, tout en labours bruns et des prairies dépouillées par l'hiver. Ici et là, on remarquait les bâtiments d'une grande ferme solitaire, la cheminée d'une sucrerie, le grand bâti métallique d'une éolienne, grêle carcasse, étrange roue d'acier à palettes, tournant lentement dans le vent léger.

Très loin, couronnant une butte ou s'accrochant aux flancs d'un coteau, s'offrait à nos yeux la masse noire, hérissée et dense d'un bois dru et compact demeuré là, comme le témoin et le dernier vestige de la forêt, jadis maîtresse de cette terre. Ailleurs, du creux d'une pente, pointait le clocher d'un village que l'on n'apercevait pas, car blotti près d'une rivière qui donne cette eau précieuse que n'offrent pas les plateaux.

Un peu partout, la craie, dure ossature anguleuse, saillait sous la mince couche de l'humus et surgissait à nu, sèche, stérile, déchirant l'artificiel et fragile revêtement végétal que maintient l'effort de l'homme.

Sur tout ce paysage régnait décembre avec son givre, ses grisailles et son grand silence.

L'hiver québécois

En une nuit, toute la plaine fut ensevelie. Les fermes isolées dans leurs cours carrées, derrière les rideaux des grands arbres poudrés de frimas, semblaient s'endormir sous l'accumulation de cette mousse épaisse et légère.

Aucun bruit ne traversait la campagne immobile. On n'entendait rien que le glissement vague et continu de cette neige tombant inexorablement. Cela dura quatre jours pleins, puis l'avalanche s'arrêta. La terre portait sur le dos un manteau épais de cinq pieds. Et pendant trois semaines par la suite, un ciel clair comme du cristal, bleu le jour et la nuit tout semé d'étoiles se reflétait sur la nappe luisante de la neige.

La plaine, les haies, les érables, les clôtures, tout paraissait mort, tué par le froid. Ni homme ni bête n'osaient sortir sinon que très rarement. Seules les cheminées des maisons révélaient la vie cachée, par leurs minces filets de fumée qui montaient droit dans l'air glacial où tout semblait endormi à jamais.

Nuit d'hiver

Son visage était froid, bleuté par la neige. Ses yeux n'avaient de couleur que celle de l'horizon amalgamé dans le crépuscule. Le temps se déchirait entre ses doigts, gémissant sur le retour du soleil. La nuit glissait de la voûte céleste, silencieuse, glaciale, pour se coucher dans l'immense drap blanc qui se déroulait à perte de vue. La nature entière frissonnait en silence, prêtait une oreille attentive, discrète, guettant fébrilement l'ouverture du bal, dans une symphonie interprétée par les arbres jouant dans les cheveux du vent. Portant leurs vertes dentelles fripées, tombant sur leurs genoux, les conifères tremblaient sous la touche frileuse des courtisanes folâtres. De partout, des spectres s'insinuaient, brandissant des flambeaux étoilés. Ils s'approchaient de la ronde dans un vertigineux tourbillon, ils se recourbaient, saluaient, dansaient à s'étourdir puis s'assoupissaient derrière une ombre. Emmanuel souriait. Il n'écoutait plus, ne voyait plus; son cœur valsait, vibrait sous l'impulsion d'une joie inconnue, présageant un Amour grandiose dans un avenir prochain.

Le fils du ferblantier

C'était un de ces matins froids de novembre où la peau blafarde du ciel vous gerce le cœur. Sébastien, le fils du ferblantier, s'en allait à pas lentes sur le chemin des Roseraies. Il semblait préoccupé; ses yeux hagards se perdaient plus loin que l'horizon comme si ce qu'il cherchait n'était pas de ce monde. À le voir si blême, on aurait dit que la voûte céleste se déversait sur sa tête.

Sébastien, malgré la stupidité qui l'accablait, transpirait la beauté du cœur. Ses yeux, d'un noir excessif, semblaient imprégnés d'un triste mystère. Sa haute stature, ses épaules larges et sa taille mince promettaient pourtant un esprit vif et intelligent.

À travers le pays, le fils du ferblantier se racontait comme une légende. On disait que dans son jeune âge, un ange trouvant qu'il lui ressemblait l'avait approché. L'enfant émerveillé par la splendeur de sa nouvelle amie n'aurait pas hésité à la suivre. L'ange s'en étant épris, dut se résigner à se séparer de lui et comme son corps était trop lourd à transporter, il n'avait amené que son esprit. Cette légende s'inspirait du fait qu'avant d'être dans cet état mental, Sébastien aurait été vu en compagnie d'un enfant très beau et tandis que l'un perdait l'esprit, l'autre avait disparu.

Sébastien parlait rarement, laissant échapper parfois une parole singulière. Si on s'en approchait, il prenait la fuite. Ce n'est pas dans mes habitudes de croire à ces balivernes, mais ce cas particulier m'intriguait. Un matin donc, je suivis Sébastien jusqu'à l'orée du bois. Plus il pénétrait au cœur de ce sanctuaire, plus il s'agitait. Soudain, je ne le vis plus. Je m'avançai et j'aperçus une vieille habitation. Je regardai par la fenêtre et je faillis m'évanouir. Une femme blonde, très belle, semblait dormir. À côté d'elle, Sébastien, la tête entre les bras, pleurait à fendre l'âme. La demeure était d'une propreté surprenante. Malgré la peur inexprimable qui me hantait, j'entrai dans la maison.

Sébastien releva la tête et me fixa avec des yeux qui criaient son désespoir, des yeux déchirés par l'effroi. Sa figure était rouge et ruisselante de larmes. Dans un long sanglot, il dit : « Elle est morte. »

Je compris par la suite que la paralysie qui avait atteint l'enfant avait plongé Sébastien dans une obsession débile. Jour après jour, il avait soigné et nourri sa douce et tendre amie angélique. Le choc qu'il venait de subir avait suffi à lui faire retrouver son état d'esprit de jadis, bien qu'il restât atterré par le départ de son amie.

Mots choisis par Denise puis définis selon sa pensée

Ne touchez pas à ces édifices *ancestraux* même s'ils pleurent, même s'ils grimacent. Attendez, ne les achevez pas! Il est si doux de s'appuyer sur notre enfance, de s'y reposer quelques instants lorsque tout s'écroule autour de nous.

Antiquaire, qu'il fait bon vivre dans tes vieilleries, sentir l'odeur de tes vieux bouquins, revivre un temps perdu sous la poussière des siècles.

L'*archéologie* est une science inaltérable à laquelle on doit s'abreuver, car il faut vivre un peu de nos semblables pour vivre soi-même.

La science du *bibliophile* est comme une fleur séchée à pétales multiples. Un souffle mal assuré déclenche en cet esprit cultivé une foule d'associations d'idées qui d'ailleurs couleront de lui tout au long de sa vie. Et quand après la tempête, il ne restera qu'une tige, les pétales de sa science se répandront et se multiplieront de par les siècles.

La douceur des joies *champêtres*, dans l'étranglement d'un jour d'été, se tient à la rêverie comme la pierre et le sable d'un macadam.

Les *champs*¹, ces fleurs sauvages perdues dans les herbes folles : haine, mépris ou indifférence, sont souvent celles qui sentent le parfum, celles où il fait bon s'asseoir et causer à cœur ouvert. Ces enfants abandonnés ne sont-ils pas un peu les enfants de tout le monde?

Tandis que les *musiciens* jouaient comme sur les cordes de leur âme, un librettiste fleurissait les crescendo aigus qui s'étiraient et se déchiraient dans la salle sereine.

Les sciences *livresques* sont comme les eaux d'un marais, elles s'enracinent en nous jusque dans notre âme, elles nous imprègnent d'une sagesse qui transpire le bien-être.

¹ Champi ou champis (nom ou adjectif), enfant que l'on a retrouvé abandonné dans les champs (Larousse)

Espoir

Même lorsque l'on croit
Que l'on n'attend plus rien,
On attend toujours quelque chose ou quelqu'un.
On attend que la vie nous l'apporte.
On l'attend aujourd'hui ou demain.

Même lorsque l'on sait
Que la nuit est venue,
On espère toujours le passant inconnu
Qui viendrait frapper à votre porte,
Comme le voyageur attendu.

Il y a toujours une place vide,
Un amour à apprendre,
Un cœur qui s'ennuie.
Il suffit d'un mot,
D'un geste timide,
Et voilà nos mains soudain réunies.

J'ai aimé

J'ai aimé à quatre temps,
J'ai aimé à contretemps.
J'ai pleuré de temps en temps.
J'étais cœur le plus souvent.

J'ai aimé des Noirs, des Blancs.
J'ai couru à tous les vents,
De l'Occident à l'Orient,
En poursuivant les printemps.

L'Amour

L'Amour, toujours ce mot,
Tourne mon cœur dans une valse.
Il écrit dans nos poésies
Des rêves insaisissables
Qui font frissonner ma peau.

L'Amour tissé de tendresse
M'a encerclée au fil des jours;
Il m'a fait reconnaître Dieu.

Rêveries

Le silence après un jour sombre...
Dieu, quelle merveille!
La nuit pesante sombre
Sur une fleur vermeille.

L'étoile s'abrite dans tes yeux
Où l'eau noie tes chagrins.
Roule cette étoile au creux
Du velours noir de ton écrin.

Espoir de faire sa vie
Avec une ombre en dentelle.
Espoir vain et irréel
Qui s'écoule petit à petit.

Et à la nuit nouvelle,
On fait des rêves inouïs
Avec l'être charnel,
Inconnu, mystérieux de poésie.

Cet être vient animer nos rives dépouillées.
Il vient vêtu d'un manteau de confiance.
Il vient avec une vie remodelée,
Une vie étrange, taillée dans l'amour et l'espérance.

Réflexions

Une fleur perd un jour sa beauté,
Mais une amie fidèle vit une éternité.

Nous devons aimer Dieu à travers les autres.

L'avenir : ma pensée est qu'il faut beaucoup de prudence.
Souvent quand on y pense, il est trop tard.
Quand on voudrait agir, on ne peut plus.
Bâtissons-le pierre par pierre,
Jour après jour.

Le passé d'un temps

Le silence après un jour sombre...

Dieu, quelle merveille!
La nuit pesante sombre
Sur une fleur sans pareil,
Une fleur qui fait la veille
Sur ton cercueil,
Offrant son rouge vermeil,
À mon cœur en deuil.

Loin d'un visage,
J'ai pleuré dans un ruisseau,
Dans un ruisseau sauvage
Qui s'égratignait le dos
Sur des roches grisâtres,
Tout comme mon cœur en lambeaux.
Il s'effritait avec grâce,
Bousculant ton doux mirage.
Comme moi, il rendait un dernier hommage,
À quelque chose de beau comme un blanc nuage.
Gémissant doucement,
Il me rappelle...
Le passé d'un temps...
L'air d'un refrain de Bruxelles.

Ma vie

Frayeur, douleur d'être sans destin,
De suivre le chemin quotidien!
Non, je ne serai pas de ceux-là
Qui se résignent à une vie sans émoi.

Je veux, je voudrais piétiner ma vie,
Jusqu'à ce que sève en sorte,
Pour jouir de mes fruits, avant d'être morte;
Je veux goûter le fruit vert, de peur qu'il ne soit flétri.

L'Amour, c'est une toile
Que l'on a coloriée.
La Mort, c'est un voile
Que l'on a déchiré.

Funérailles d'un été

Jours très pâles, jours très gris, compagnons de la poésie, ils sont l'âme de la mort. Sève des poètes, ils incitent à la joie triste, à la gaie tristesse. Jours de deuil, d'ennui, d'espoir, ils flanchent. Cité voilée où sommeille l'amour, voilà dans son charme étrange et mystérieux, l'automne. Dernier vestige d'une journée pluvieuse, un épais brouillard fige la grande place.

Seul un léger frisson d'air frais souligne cette chaleur moite qui transpire le vague à l'âme. Tour à tour, les patrons des grandes boutiques questionnent d'un regard inquiet les larges trottoirs et le ciel qui, on dirait, déversent sur eux leurs teintes argentées. Tout se résume en une couleur blafarde; rien ne tranche cette triste image; tout s'amalgame, se fond dans des tons de gris.

Depuis un mois, Sébastien nous avait quittés pour un monde meilleur. Le désespoir rongait mes veines. C'est long, c'est pesant un mois d'amertume... Le zéphyr avait sali mes espérances; la haine avait noirci mes souvenirs. Sur les quatre murs de ma mélancolie, mes pensées s'embrumaient, se fondaient dans l'ombre de ma solitude.

Dans ma maison, le feu s'était assoupi, le pain séché, meurtri par l'haleine du mépris. Pourtant, quelque chose me pousse hors de moi-même; une soif de vivre, une sorte de tiraillement, une étrange sensation me secoue dans tout mon être... Je dois sortir... La nuit creuse le jour. Depuis la veille, une bruine s'abat à intervalles réguliers, comme un châtiment.

Dans le fade horizon, j'ai marché longtemps, jusque dans le bois; comme les bêtes, une sorte d'instinct me fait pressentir l'aube d'un grand jour. Le vent guillotine le rouge du temps automnal; il se débat, furieux, calottant le faite des épinettes, puis s'estompe d'une manière goguenarde. Il s'ingénue à décorer le pâle horizon de fleurs immortelles qui, une fois au sol, passent de leurs couleurs miroitantes au ciré de la mort. Le vent râtelle les herbes jaunes qui poussent dans la glèbe; il ébouriffe toute la terre comme un gamin insatiable.

Les feuilles tremblent, terrorisées, cramoisies de peur sur leur échafaud de bois; épuisées, elles tiennent à peine sur le bout des pieds, puis soudain, lasses, d'un coup de tête, elles s'échappent pour choir sur le sol humide. Ces feuilles ternies me rappellent son amour piétiné, dégageant un arôme de rêve. Son regard ne

m'apparaissait plus que filtré par un voile de tulle blanche qui semblait résigné à flétrir le doux visage, autant de jours, autant de nuits, que ces pierres noircies resteront couvertes, aussi longtemps qu'une vie, à masquer un soleil à jamais disparu.

Je me rappelai soudain cet accident maudit. Son corps était contorsionné; partout, de larges filets de sang recouvraient de profondes entailles. Sa tête blonde sombrait dans le collet de son imperméable; il ressemblait à un oiseau effarouché qui se cache sous son aile. Ses yeux avaient une expression qui déteignait du surnaturel comme s'il entrevoyait une partie du ciel. Sébastien avait quitté ce monde. Cet être qui n'avait jamais été souillé, ces yeux qui respiraient l'innocence, cette bouche qui n'avait jamais dissimulé sa pensée, tout cela s'en retournait intact dans un royaume qui lui ressemblait, laissant sur terre un mirage qui ne sera jamais terni.

Il ne pleut plus. De toutes parts, les teintes se croisent, se mêlent à même les couleurs des couchers de soleil. Le bois respire le bon, le frais, comme un nouveau printemps; les oiseaux criaillent en virevoltant. Oh beauté! Enivrement céleste! Devant moi une toile divine se dresse. Chacun à sa manière salue de concert l'Auteur de cette gloire. Le sol disparaît sous un tapis d'or et de rubis; déjà mon cœur n'appartient plus à ce monde, mêlé à cette euphorie... pourtant de ma vie, je ne l'ai senti si présent, si amoureux. Une force sublime m'arrache à la terre et m'enchaîne, passionnée de l'univers. En ce jour, il n'y a pas de reines plus heureuses que moi. Je marche à grands pas vers un pays majestueux. En quête d'un rêve, une longue rame à la main, je vogue vers la plus haute, la plus verte des herbes... Bientôt, je pourrai chanter la reconquête d'une enfance, d'un amour.

Sylphide (pseudonyme de Denise Pelletier)

(Publié dans L'Action populaire, 18 juin 1969)

Cette composition s'est mérité un prix en 1968 lors du Concours littéraire organisé par l'École Thérèse-Martin de Joliette.

Sylphide

Signature de Denise (Sylphide) apparaissant au bas du texte
« Funérailles d'un été »

*N.B. Je certifie que ce texte est intégralement écrit par moi. Il ne s'y est
intercalé aucun extrait.*

Cette précision fut apportée suite à la demande du professeur
à savoir : *Qui a écrit ces extraits...?*

J'aime aimer tout ce qui est beau

J'aime aimer tout ce qui est beau. J'aime paraître simple et c'est souvent ce qui me complique la vie. On dirait que j'ai vécu cent ans et je me dis que le monde est fou ou jeune, car moi quand je sais quelque chose, j'essaie de le mettre en pratique, comme être joyeuse même dans les épreuves, ne pas disputer.

Combien ne sont pas capables de se maîtriser? C'est pourtant si facile d'accepter ce qui nous arrive en se disant que cela n'a aucune importance, que c'est très secondaire et que ce n'est pas de réussir qui compte, mais de garder l'espérance et la confiance en Dieu.

Notre corps est pour notre âme quelque chose de secondaire mais d'utile. C'est comme le balai de la ménagère. Il lui est très utile dans le ménage, mais qu'il s'use ou qu'il se brise, elle n'en sera aucunement affectée; de même pour nous, ce qu'il y a d'important en nous, ce n'est pas le corps, c'est l'âme.

(En l'an de grâce 1968, vendredi le 9 août, Denise Pelletier est morte accidentellement à Joliette, à l'âge de 17 ans et 2 mois.)

Texte écrit quelques jours avant son décès et retrouvé sur sa table de chevet.



Denise Pelletier, première communion (6 ans)
Joliette, avril 1958



Denise Pelletier au Parc Lajoie (7 ans)
Joliette, juin 1958



Arsène Pelletier, Denise (8 ans) et Irène Jetté
au Lac des Français avec la nouvelle « Chevrolet 1959 »



Denise Pelletier (9 ans), sa sœur Yolande,
étudiante-infirmière et leur chien Prince
Joliette, 1961



Denise Pelletier (13 ans)
Joliette, 11 avril 1965



Denise Pelletier (15 ans)
Charles Nicholson, photographe (Joliette)



Denise Pelletier (15 ans)
Charles Nicholson, photographe (Joliette)



Denise (16 ans) son père Arsène Pelletier
et à mère Irène Jetté
Joliette, hiver 1968



Denise Pelletier (16 ans)
Joliette, printemps 1968



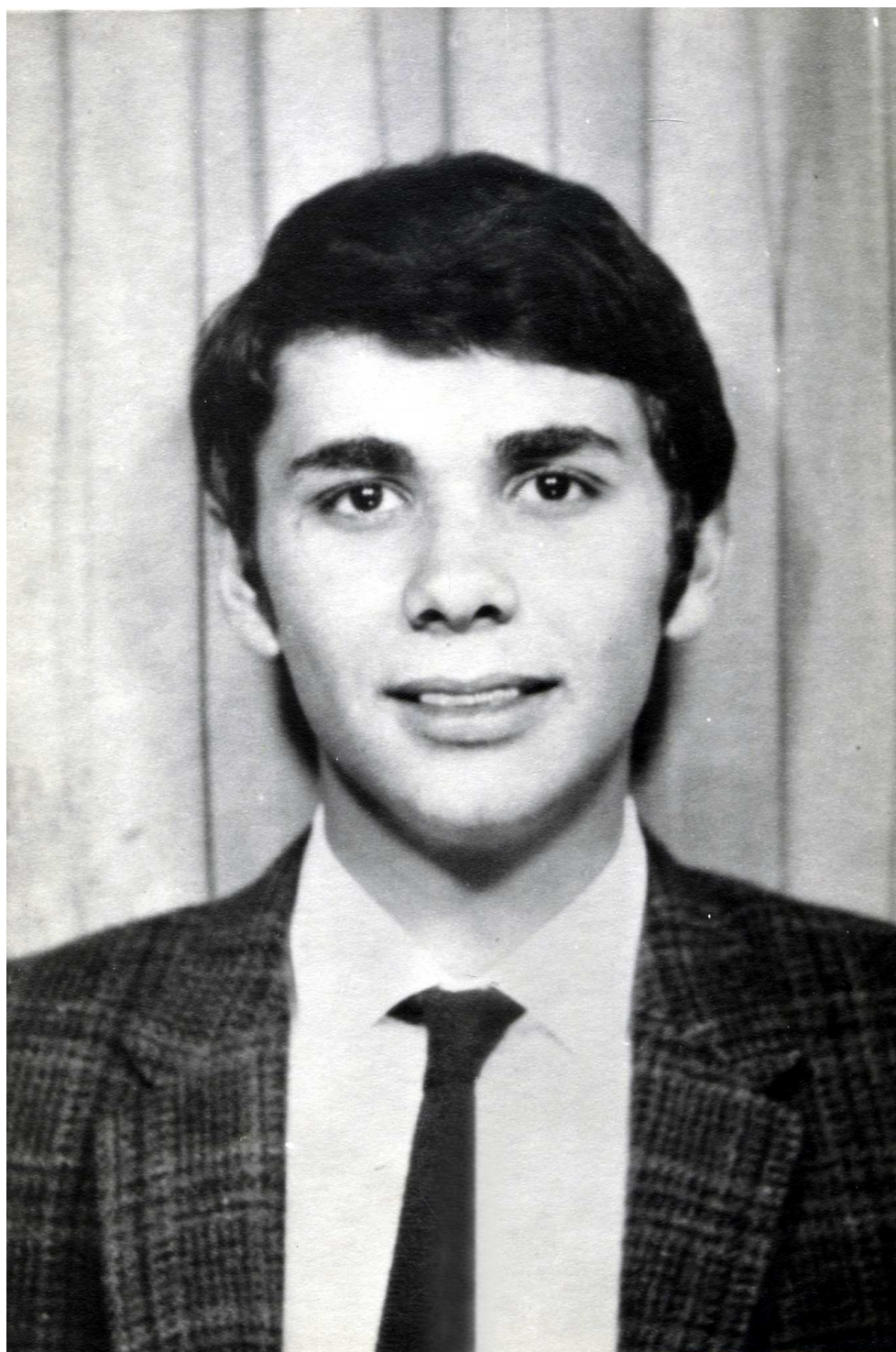
Denise Pelletier (16 ans)
Joliette, printemps 1968



Denise Pelletier (17 ans) son frère Léo
et sa sœur Yolande
Joliette, juin 1968



Denise Pelletier
Joliette, printemps 1968



André Hivon (18 ans)
Joliette, 1968

Épilogue

Analyse graphologique de l'écriture de Denise

Votre écriture – un peu fantaisiste – dévoile des sentiments vifs, généreux et une personnalité très développée.

Vous êtes bonne, aimable, chaleureuse et révéléz vos qualités par des gestes spontanés. Vous êtes aussi impulsive et désirez un peu commander. Toutefois, vous agissez avec tant de naturel que vous vous attirez rarement le ressentiment d'autrui.

Vos aspirations sont généralement de nature pratique. Vous savez faire coexister l'idéal et le réel. Vous n'écoutez que votre cœur et vous ignorez la vengeance. Vos réactions peuvent parfois être brutales – car vous vous montrez quelque peu irritable – mais vous vous reprenez, réfléchissez et pardonnez.

Vous pouvez réussir dans la vie, non seulement grâce à votre pondération et à votre persévérance, mais aussi à cause de votre savoir-faire joint à un charme personnel.

Vous possédez le sens de l'organisation; vous tenez compte de l'aspect concret des problèmes. Magnifique, étant donné votre jeune âge!

Votre franchise vous porte à avouer vos défauts et vous ne craignez guère les jugements d'autrui. Vous avez horreur de l'hypocrisie.

Vous savez disperser vos sourires avec amabilité et prodigalité, mais non sans discernement.

Un peu rêveuse, vous aimez parfois rêver... au prince charmant qui viendra vers vous avec ses flèches.

Votre vitalité vous donne une assez grande capacité de résistance. Vous vous montrez sympathique envers les autres et cette sympathie vous entoure d'un « halo » de séduction.

La confiance que vous possédez – en vous-même – vous conduira certainement au succès.

Attentionnée envers autrui. L'attention est une des premières formes de l'intelligence.

Une supériorité d'ensemble. Culture et pénétration d'esprit, jugement éclairé. Distinction.

De la clarté d'esprit, de la logique, le sens de l'esthétique et de l'organisation.

Consciente de votre valeur, vous restez néanmoins simple, compréhensive et bienveillante.

Imagination vagabonde. Bonne volonté, mais manque de formation. Il serait utile d'affermir votre caractère.

En somme, une jeune fille dont le cerveau regorge de fantaisie et d'originalité.

Québec, le 16 février 1968

P.S. Malheureusement, pas de date de naissance, alors impossible pour l'horoscope. Revenez-moi, si vous êtes satisfaite.

A. Angers

Mon amie

Mon amie à moi, elle n'est plus.
Elle a pris un autre chemin tout courbatu.
Elle allait sans savoir pourquoi,
Pourtant ce qu'elle cherchait, c'était moi.

Elle venait d'une planète qu'on ne connaissait pas.
Elle venait peut-être de l'Est, mais bien plus loin que là.
Elle chantait une chanson que je ne connaissais pas.
Elle venait de son pays là-bas.

Elle aimait les fleurs, elle me l'avait dit,
Et jamais de sa vie elle n'en avait vu d'aussi jolies.
Alors je lui ai donné ma fleur qui était mon univers,
Alors je lui ai donné mon cœur pour qu'elle reste.

Mais elle est partie un soir d'été
Lorsque tout rayonne.
Mais elle est partie quand même
En me laissant pour gage un faible sourire.

Mon amie à moi, elle est repartie.
Elle a pris un autre chemin pour la nuit,
Elle allait sans savoir pourquoi,
Pourtant son amie, c'était moi.

Doris Lasalle

Je pense à toi

Je pense à toi, mon amie,
Disparue soudainement, un beau soir de vacances,
Et à vous tous, compagnons que j'ai connus,
Amis de classe, de route ou de travail
Dont la vie fut brisée dans l'ombre
D'une route ou le silence d'un hôpital.
Tous vos visages en ces jours de Toussaint
Défilent devant moi, plus vivants que jamais,
Et mon cœur devient lourd
De nos rêves si vastes que la mort a tués,
Des projets d'avenir, des tâches entrevues
Qui ont perdu leur âme quand vous m'avez quittée.
Nous voulions vivre à plein...
Nos forces étaient si grandes qu'il fallait à nos bras
Des chantiers audacieux
Pour fatiguer nos corps, nourrir notre enthousiasme,
Et l'univers entier
S'offrait à notre faim de liberté, de justice et d'amour.
Sans doute aviez-vous eu votre compte de vie,
Car vos jours furent courts mais débordants de joie
Et riche immensément.
Vos morts me laissent triste, déçue, scandalisée...
À moins qu'elles ne me donnent la force de créer,
Dans la matière épaisse des jours que je dois vivre,
Le chef-d'œuvre qu'à mon tour,
Tel un beau fruit mûr,
Je remettrai au Père, au temps de la récolte.

Christiane

Partis avant d'avoir tout dit

Ils avaient le cœur en bleu
Ils avaient le temps, la vie devant eux
Mais l'éclair, le tonnerre leur a fauché
Leur jeunesse et leurs idées
Une phrase interrompue
Ce rire étonné qu'on n'entendra plus
Souvenirs d'avenir, stylo brisé
Ils avaient priorité
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir aimé
Avant même d'avoir fini
De commencer
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir chanté
D'avoir fait le tour des années
D'avoir fait l'amour
D'avoir tout donné
Dans sa chambre où tout l'attend
Il a laissé là ses cours d'étudiant
Une photo quelque part, dernières vacances
Qui vous dit dans le silence
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir aimé
Avant même d'avoir eu la vie
Pour exister
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir chanté
D'avoir pris la vie comme elle vient
Aimé les copains
Sauvé l'amitié

L'encre sèche dans l'encrier
A qui le courage de le refermer
Ce qui reste sans eux, c'est encore eux
Ça vous brûle au fond des yeux
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir aimé
Avant même d'avoir fini

De commencer
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir chanté
D'avoir fait le tour des années
D'avoir fait l'amour
D'avoir tout donné
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir aimé
Avant même d'avoir écrit
Ce qu'ils étaient
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir chanté
D'avoir fait le tour des années
D'avoir fait l'amour
D'avoir tout donné
Partis avant d'avoir tout dit
Partis avant d'avoir aimé
Avant même d'avoir écrit
Ce qu'ils voulaient

Pierre Bachelet

Je vous salue Marie

Je vous salue Marie,
Douce maman jolie,
Je vous salue Marie,
Pleine de grâce.

Jésus est avec vous,
Tendre maman jolie,
Jésus est avec vous,
Sur vos genoux.

Entre toutes les femmes,
Douce maman jolie,
Entre toutes les femmes,
Vous êtes bénie.

Que Jésus votre enfant,
Tendre maman jolie,
Que Jésus votre enfant
Soit notre ami.

Priez pour nous Marie,
Sainte Mère Marie,
Priez pour nous Marie,
Pauvres enfants pécheurs.

Et quand la mort viendra,
Douce maman jolie,
Et quand la mort viendra
Vous serez là...!

Paroles d'une chanson (Auteur inconnu)

Souvent je songe à mes aventures passées, à mes peurs bien souvent démesurées, aux rêves que je voulais réaliser. Pourtant seule une chose compte : vivre pour voir l'aube se lever, voir la Lumière qui éclaire le monde.

Vieille chanson inuit

Table des matières

Ma chère petite sœur,	page 7
La fête des mères,	page 11
Première visite chez le dentiste,	page 12
Septembre,	page 13
L'obéissance,	page 14
Mon cher Frédéric,	page 15
Lettre à une amie,	page 16
Les héros,	page 17
Une loterie,	page 18
Le vœu de trois enfants (conte de Noël),	page 20
L'homme idéal,	page 22
La quête (Jacques Brel),	page 24
Ma mie (Charles Aznavour),	page 25
Fillette, fille naïve,	page 26
La conception de l'Amour vue par mon chansonnier préféré Charles Aznavour,	page 28
La conception de l'amour que m'inspire mon chansonnier préféré Charles Aznavour,	page 29
Je m'endors,	page 30
Amour,	page 31
Sébastien,	page 32
Mon ami,	page 33
Une fleur d'espérance,	page 34
Les rêves appartiennent à l'enfance,	page 36
La liberté,	page 38
Liberté, ce mot divin,	page 39

Un paysage vu du train,	page 40
L'hiver québécois,	page 41
Nuit d'hiver,	page 42
Le fils du ferblantier,	page 43
Mots choisis par Denise puis définis selon sa pensée,	page 44
Espoir,	page 45
J'ai aimé,	page 46
L'Amour,	page 47
Rêveries,	page 48
Réflexion,	page 49
Le passé d'un temps,	page 50
Ma vie,	page 51
Funérailles d'un été,	page 52
J'aime aimer tout ce qui est beau,	page 55
Épilogue,	page 69
Analyse graphologique de l'écriture de Denise,	page 70
Mon amie (Doris Lasalle),	page 72
Je pense à toi (Christiane),	page 73
Partis avant d'avoir tout dit (Pierre Bachelet),	page 74
Je vous salue Marie, paroles d'une chanson (Auteur inconnu),	page 76
Vieille chanson inuit,	page 77

Livre numérique :
Transféré le 25 janvier 2013

Format papier :
Achevé d'imprimer
par Kiwi Copie (Joliette)

le 14 juillet 2007

en la fête de saint Bonaventure,
évêque et docteur

Lettres en Garamond
Papier Passport Rose Quartz 24 livres

Reliure en tissu avec pièce de cuir pour le titre
par Louis Grypinich, relieur d'art